



Écrit en 1977, voici 33 ans, alors que paraissait le premier grand essai sur Soljénitsyne, dont la publication en Europe, en 1973, de *l'Archipel*, fit l'effet d'une bombe, il garde toute son actualité. Parce que, accompagnant l'auteur et son sujet, il pressent l'effondrement de l'URSS : « avec des fissures s'effondrent les cavernes » ; parce qu'il dénonce en Occident un « goulag spirituel » inspiré des idéologies totalitaires, appuyé sur la lutte des classes et la mise en pièces du tissu social. Le climat de guerre civile qui règne en France n'en est-il pas l'illustration ?

CLAUDE LEFORT « *Un homme en trop* »

Par Danièle Masson

Claude Lefort fut l'un des principaux animateurs du groupe « socialisme ou barbarie » qui eut jadis pour tâche de réconcilier marxisme et anarchisme. Auteur, avec Edgar Morin de « Mai 1968 : La Brèche », il vient de publier des réflexions sur *L'archipel du Goulag*, première grande étude sur Soljénitsyne. La pensée de Lefort est libertaire, au sens qu'il donne lui-même à ce mot, c'est-à-dire qu'elle « échappe aux catégories de l'idéologie » et qu'elle est « rebelle de nature, avec un flair quasi animal pour sentir les appâts de la servitude ».

Qu'est-ce que savoir en 1976 ?

Car les trois volumes de Soljénitsyne ne révèlent pas les déportations et les camps soviétiques : on savait dès l'entre-deux-guerres, mais, disait Sartre « il fallait feindre de ne pas savoir, pour ne pas désespérer Billancourt ». C'est pourquoi le livre de Lefort invite moins à la contemplation horrifiée de la réalité concentrationnaire qu'à une interrogation sur cet aveuglement, sur l'état de notre bonne « conscience universelle » et sur nous-mêmes.

En 35 ans, *l'Archipel* a accueilli 50 millions de personnes – il y a eu tant de millions d'hommes passés par profits et pertes, sans qu'il y ait eu de responsables. Soljénitsyne sollicite pour les bourreaux de son pays un impossible Tribunal de Nuremberg, et s'interroge sur la fantaisie sauvage qui poussait Staline, émule et admirateur de l'Orient esclavagiste.

Mais Lefort, dépassant l'auteur russe, brise l'imagerie de l'intelligentsia occidentale. Staline n'est pas un cancer du communisme, il en est l'accomplissement, l'achèvement. Il est dans la nature du système d'engendrer un pouvoir exorbitant. Le

totalitarisme appelle le Chef tout-puissant, « l'égocrate » en qui s'incarne la totalité du social, grand opérateur qui totalise et retranche les « hommes en trop ».

D'invention stalinienne, les camps ? Publié le 5 Septembre 1918, un décret prescrivait de « protéger la République des soviets contre les ennemis de classe en les isolant dans des camps de concentration » : moins d'un an après la révolution d'Octobre, la première





Pierre est donc posée d'un vaste tombeau de la Russie nouvelle. Soljénitsyne se fait ainsi le pourfendeur des consciences prudes qui voudraient du moins laver Lénine du péché stalinien.

On n'ose souligner d'un commentaire la nudité du témoignage de Soljénitsyne, évoquant « tout le fantastique, tout l'aspect vision de rêve de cette existence impossible, sans précédent ». Fantastique, cette réalité qui n'est pas à notre mesure, que le nazisme n'avait pas réussi à égaler.

Mais si ce témoignage fascine, c'est à la fois par son caractère fantastique et par ce qu'il a d'étrangement proche et fraternel. Les camps, dit Lefort, paraissent inscrits, tout à la fois dans l'histoire singulière de la société soviétique et dans celle du monde moderne.

Car des hommes occidentaux se réclament, sinon des camps, du moins de l'idéologie qui les fonde. Par elle, Althusser renie l'humanisme ; par elle, des marxistes rejettent les notions « petites bourgeoises » des droits de l'homme, et par là même avalisent un régime qui ne tient que par son efficacité à supprimer l'idée de la personne.

Au nom de quoi ?

D'où parient-ils, ces idéologues dédaigneux de l'homme ?

Tout au long de ses « réflexions », Claude Lefort s'applique à cerner ce monstre moderne qu'est « l'Idéologie ».

Éclairante d'abord, cette affirmation de Soljénitsyne : « l'imagination et la force intérieure des scélérats de Shakespeare s'arrêtaient à une dizaine de cadavres. Parce qu'ils n'avaient pas d'idéologie. C'est l'idéologie qui a valu au XXe siècle d'expérimenter la scélératesse à l'échelle de millions. Une scélératesse impossible à réfuter, à contourner, à passer sous silence ».

« Un discours de classe mensonger » : Lefort définit ainsi l'idéologie.

Qu'est-ce à dire ?

À la fois mensonge et illusion, l'idéologie casse l'homme dans sa réalité, au profit d'une vision fautive, imaginaire : l'homme hypothèse, fabriqué par « la science marxiste » servira de moule unique où mutiler, briser, couler l'homme réel. Le monde concentrationnaire est ainsi justifié par le discours idéologique – grâce à lui, la bureaucratie peut écraser SES ouvriers avec SES tanks. C'est, encore une fois, un au-delà du nazisme.

Il faut donc s'attaquer, selon Soljénitsyne, à cette idéologie de granit. Et d'abord savoir quelle est la tâche poursuivie par le totalitarisme : « une population pulvérisée, réduite à un degré zéro de sociabilité ».

Et encore, et il faut méditer, ruminer ces lignes de Claude Lefort :

« Ce à quoi s'emploient les Organes, c'est à mettre en pièce le tissu social : ce tissu dont la propriété est de se former, reformer spontanément à l'intérieur et hors des institutions, dans la maison, l'atelier, le bureau, la rue, indépendamment de l'initiative et du contrôle du pouvoir. C'est la sociabilité qu'ils pourchassent comme l'ennemi de l'État, ce sont les conditions de la reconnaissance mutuelle, de la relation du semblable au semblable qu'ils s'acharnent à saper. Et, comme il n'est de sociabilité qui ne suppose une entente sur ce qui est communément sensible, communément intelligible, communément légitime, c'est à son fondement qu'ils s'attaquent en dérobant à ces individus exemplaires que sont les victimes, les repères de la réalité, de la vérité, de la loi, et en démontrant que le Pouvoir détient le principe de ce qui est ».

Ces mots éveillent une curieuse connivence en nos esprits. Comme si nous étions, nous aussi, à un degré infiniment moindre, dans nos cœurs sinon dans nos corps, menacés par le péril idéologique, minés depuis longtemps déjà, par le déracinement, guettés par le « Goulag spirituel ».

C'est donc ici aussi, pendant que nous y sommes, dans le libre Occident, qu'il faut rétablir la sociabilité, l'homme réel, contre la



singerie idéologique, les organismes, et non les prothèses, le réalisme, et non l'angélisme.

D'où parle Soljénitsyne ? « Bénie sois-tu prison, béni soit le rôle que tu as joué dans mon existence ». Et encore « je me suis presque épris du monde des camps ».

Est-ce là, chez Soljénitsyne, parole d'humaniste solitaire et curieux d'humanité, jusque dans les camps ? Non pas ! Mais si Soljénitsyne, dans sa passion de comprendre, s'approfondit au creuset de la souffrance, suivant en cela la tradition des maîtres de la spiritualité russe, ce n'est pas pour retrouver, comme il le dit, « une liberté vide » qui est peut-être bien, pour l'auteur russe, la nôtre, celle de notre société de consommation, que certains mauvais esprits appellent « société de frustration » en ce qu'elle mutile l'homme en homme fini.

Ce qu'il dénonce encore dans l'imagerie occidentale à propos de son pays, c'est la conception sécurisante d'un groupe d'intellectuels contestataires qui n'auraient rien à voir avec le peuple russe soudé à ses dirigeants.

En fait, s'écrie Soljénitsyne, « les libertés détruites, c'est le peuple exsangue ». S'il choisit un trimeur comme héros de son roman, c'est que seul un trimeur était à même de percevoir les véritables corrélations du camp – comme seul le fantassin est capable de soupeser le poids de la guerre.

« Je suis moujik dans l'âme », dit-il encore ; et « j'écris pour la Russie sans langue ni écriture ». C'est en effet par le peuple soudé aux « hommes en trop » que pourra se lever la révolte russe contre l'oppression soviétique ; « avec les fissures s'effondrent les cavernes ».

Et puis, rappelons-nous le décret du 5 Septembre 1918 « contre les ennemis de classe ». Soljénitsyne dit bien que c'est au nom de la lutte des classes qu'ont été menées là-bas toutes les persécutions contre les paysans, les intellectuels, les ouvriers. C'est donc la lutte des classes qu'il faut extirper, dénoncer, ruiner en dévoilant son aboutissement : la tyrannie totalitaire qu'un égocrate fait peser sur le

peuple qu'il pressure au nom d'un peuple postiche. Une croix, donc, sur la classe. Mais non pas sur la lutte. Car Soljénitsyne n'est pas un eunuque de la non-violence. Il réclame pour les bourreaux de son pays « l'heure de l'expiation, qui ne sonne pas dans l'autre monde, n'est pas renvoyée au jugement de l'histoire, mais une expiation vivante, palpable ». Mais il refuse la notion meurtrière de classe, qui n'opère au mieux, qu'un changement de maîtrise ; « J'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États ni les classes, ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité ».

Saurons-nous, en faisant l'économie des camps, faire nôtre cette découverte ? Il est vain et funeste de vouloir prolonger la lutte des classes moribonde – aujourd'hui « foire d'empoigne de cinq à six catégories sociales » par la lutte irréconciliable des droites et des gauches, car les conditions du bonheur découlent de cette reconnaissance mutuelle que Lefort appelle sociabilité.

Danièle MASSON, Avril 1977

Note, nov. 2010

Nous avons demandé à notre ami Emile Poulat – dont Claude Lefort, son cadet de six ans, était le collègue à l'EHESS – quelques impressions et souvenirs. Surtout nous nous interrogeons sur ce qui nous semblait être une évolution (maheureuse) de Claude Lefort, depuis son éloge de la sociabilité jusqu'à celui du conflit dans une démocratie saine, qui ruine cette sociabilité.

Selon Emile Poulat – qui, lui, pense que plusieurs désaccords ne font pas un conflit – *Claude Lefort n'a jamais vraiment rompu avec sa culture (troskiste) d'origine; et, sociologue occasionnel, il était d'abord un politologue formé à l'école des partis.*

Sans doute faudrait-il se référer à l'ensemble de son œuvre...